

LA CLINIQUE ANALYTIQUE
DE WINNICOTT

Collection « Transition »

Dirigée par Jean Claude Rouchy

Creuset de recherches qui interrogent le rapport entre la réalité psychique et son inscription sociale, culturelle, historique, groupale et familiale, tel est l'espace transitionnel qu'ouvre cette collection.

Transition : une pensée analytique, une capacité d'établir des liens entre différentes perspectives des sciences humaines (psychanalytiques, psychosociales, culturelles, sociales, anthropologiques, philosophiques, historiques...) qui prennent sens dans leur conjonction.

L'objet de la collection est de faire connaître les travaux de praticiens qui ouvrent de nouvelles voies à la compréhension des processus inconscients en référence à leur expérience clinique, psychothérapeutique, sociale et culturelle.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Jean-Pierre Lehmann

**LA CLINIQUE ANALYTIQUE
DE WINNICOTT**

**De la position dépressive
aux états-limites**

Collection « Transition »

 **érès**

Illustration de la couverture :
Fractales d'après « l'ensemble de Mandelbrot »

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1854-0
Première édition © Éditions érès 2003
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

*à toutes celles et à tous ceux
qui, sur le divan,
ont donné corps à cette écoute
ou qui, dans les groupes de travail,
on fait écho à cette recherche
et à Michèle qui,
de la première à la dernière lettre,
a soutenu cette écriture.*

Table des matières

AVANT-PROPOS.....	7
« HOME IS WHERE ONE STARTS FROM... ».....	11
<i>Le point de départ de Winnicott</i>	13
<i>L'arbre du Devon</i>	15
<i>L'analyse avec Joan Riviere</i>	18
<i>L'expérience des foyers d'accueil</i>	21
<i>Les prémisses de la théorie</i>	24
LA RÉGRESSION.....	29
<i>Les diverses appréciations du rôle de la régression</i>	30
<i>Ferenczi le précurseur</i>	32
<i>Les premières recherches de Balint</i>	34
<i>Les aspects thérapeutiques de la régression</i>	37
LA RÉGRESSION À LA DÉPENDANCE.....	40
<i>Le témoignage d'Harry Guntrip</i>	43
<i>Le récit de Margaret Little</i>	46
<i>Les exposés de 1949</i>	51
<i>La régression au sein de la situation analytique</i>	53
<i>Régression anaclitique et dépendance (Masud Khan)</i>	55
<i>Se reposer sur l'analyste : Simone</i>	57
LES CONTRIBUTIONS DE WINNICOTT AUX THÉORIES DU TRANSFERT.....	62
<i>Michael Balint et le transfert des émotions</i>	63
<i>Jacques Lacan et l'affect</i>	63

<i>Les processus originaires selon Piera Aulagnier</i>	65
<i>L'intérêt porté aux émotions en Grande-Bretagne</i>	68
<i>Redonner leur place aux affects : Marjorie Brierley</i>	69
<i>La haine dans le contre-transfert</i>	72
<i>La capacité de l'analyste à sentir, reconnaître et contenir sa haine</i>	74
<i>L'amour de l'analyste</i>	77
<i>L'article de Paula Heimann sur le contre-transfert</i>	79
<i>La lecture de l'article de M. Little par J. Lacan</i>	81
<i>L'interprétation hic et nunc</i>	82
<i>L'article de M. Little sur le contre-transfert</i>	84
<i>La psychose borderline</i>	87
<i>Pouvoir sentir les mouvements transférentiels au cours des phases de régression</i>	89
TRANSFERT CONTRE TRANSFERT	94
<i>L'identification primaire dans le texte freudien</i>	95
<i>Les conceptions kleinienne</i>	95
<i>Les réserves de J. Lacan</i>	98
<i>Le prototype identificatoire de P. Aulagnier</i>	99
<i>The ordinary devoted mother</i>	101
<i>L'élargissement du concept de transfert</i>	102
<i>La préoccupation maternelle primaire</i>	105
<i>M. Khan : déchiffrer les relations d'objet archaïques</i>	108
<i>Joyce Mac Dougall : le contre-transfert et la communication primitive</i>	111
<i>Ch. Bollas : le contre-transfert dans l'analyse de l'hystérique</i>	113
ALLER À LA RENCONTRE DES BESOINS	115
<i>La réponse de l'analyste aux besoins du patient</i>	116
<i>L'analyse de Frieda</i>	118
<i>La lecture de M. Little par P. Aulagnier</i>	120
<i>Les besoins selon Winnicott</i>	122
<i>La notion du moi</i>	123
<i>La genèse de l'intégration</i>	125
<i>Le besoin selon Freud et Lacan</i>	127
<i>Les besoins du moi et les besoins du ça</i>	128
<i>Rencontrer le réel dans le discours lacanien</i>	130
<i>Aller à la rencontre</i>	133
<i>Se sentir réel</i>	135
<i>La rencontre des besoins d'Aude</i>	136
LE GESTE SPONTANÉ DU SELF	143
<i>Le self et le moi</i>	145
<i>Multiplicité des selves</i>	147
<i>Le potentiel inné et les soins maternels</i>	148

Le faux self.....	150
Le geste spontané.....	151
La quête de Jung.....	153
L'activité créative et la recherche du self.....	156
Voir son self dans le visage de la mère.....	158
M. Khan : l'expérience du self.....	160
Ch. Bollas : l'élaboration du self au moyen du transfert.....	164
La régression ordinaire à la dépendance.....	167
HOLDING ET HANDLING.....	170
Une séance rapportée par Winnicott.....	170
 Holding.....	173
 Handling.....	174
Le tabou du toucher.....	177
Question de tact.....	178
Les contacts physiques attestés par Winnicott.....	179
L'expérience de la mutualité.....	182
Les communications primitives.....	182
La qualité du geste de l'analyste.....	186
M. Little avec les borderline délirants.....	188
Le dilemme de Patrick Casement.....	190
La main prise par J. R. Pedder.....	195
Les désarrois de l'analyste.....	199
Simone, encore.....	201
La tête tenue de Larissa.....	202
ÉLABORER LA POSITION DÉPRESSIVE.....	207
La « contribution » de M. Klein.....	208
Le contexte personnel de M. Klein lors de l'écriture de la contribution.....	211
La conférence de Winnicott sur la défense maniaque.....	212
Les articles d'un pédiatre psychanalytiquement orienté.....	215
Le jeu de la spatule.....	216
L'avidité.....	218
La fausse réparation des enfants de mère dépressive.....	219
Le développement de la capacité de sollicitude.....	221
La pulsion d'amour primitive.....	225
Les échecs de l'union des pulsions.....	227
DE LA SOLLICITUDE À L'UTILISATION DE L'OBJET.....	229
Les objections à la théorie kleinienne.....	229
Les premiers textes sur l'utilisation de l'objet.....	231
La conférence donnée à New York.....	233
Le processus de création de l'objet.....	235
De la relation à l'objet à l'utilisation de l'objet.....	237

<i>La destruction et la survie de l'objet</i>	238
<i>Les réponses aux objections</i>	240
<i>L'utilisation de l'analyste : Katrin</i>	242
À PROPOS DES CONDUITES ADDICTIVES	245
<i>L'histoire de Corinne</i>	245
<i>La tentative de rétablir l'unité de base : M. Little</i>	248
<i>Les Alcooliques Anonymes</i>	250
<i>Les objets transitoires : J. Mc Dougall</i>	251
<i>La distinction winnicottienne des besoins</i>	254
IMPAIRS ET IMPASSES DANS LES RÉGRESSIONS À LA DÉPENDANCE	256
<i>Réaction thérapeutique négative et pulsion de mort</i> <i>dans le corpus freudien</i>	257
<i>Le refus de Winnicott</i>	260
<i>Les motifs du rejet</i>	262
<i>La crainte de la dépendance : Sandrine</i>	265
<i>L'analysante de M. Khan</i>	266
<i>Les défauts d'écoute et les erreurs d'interprétation</i>	267
<i>Une défaillance d'importance : la cure de Nathalie</i>	268
CONCLUSION. États-limites ou clinique des bords ?	273
<i>Les entités morbides fictives</i>	274
<i>Les borderline cases dans le discours winnicottien</i>	275
<i>Atteindre la folie</i>	277
<i>Le modèle théorique d'André Green</i>	280
<i>Le délire d'indifférenciation de M. Little</i>	281
<i>La topologie de Jean-Jacques Rassial</i>	282
<i>Une clinique des bords</i>	284
BIBLIOGRAPHIE	286
INDEX	289

Avant-propos

En 1969, guère plus d'un an avant que Winnicott ne meure, était éditée en France la première traduction de ses *Collected Papers*, « De la pédiatrie à la psychanalyse ». Il venait d'achever son deuxième mandat de président de la Société britannique de psychanalyse. Son œuvre n'était cependant connue jusque-là, de la plupart des analystes français, que par son article sur les objets et phénomènes transitionnels que Jacques Lacan avait fait traduire, dix ans auparavant, par Victor Smirnoff pour le publier dans le cinquième numéro de la revue *La psychanalyse*.

Quand est paru ce volume, j'étais depuis quelque temps en Afrique. J'eus assez vite le sentiment que ce que j'y lisais n'était pas sans relation avec des questions auxquelles je pouvais avoir à faire dans ma pratique. J'étais allé en Afrique où j'avais, quelques années auparavant, déjà fait un séjour, dans l'intention de mener quelques recherches en ethnopsychiatrie. Avant de partir, j'avais rencontré à Paris Cécile Ortigues, qui venait juste, rentrant du Sénégal, de publier *Edipe africain*. J'avais fait ensuite escale à Dakar pour faire connaissance avec l'équipe au sein de laquelle elle avait travaillé. Au cours des années 1960-1970, le professeur Henri Collomb avait su réunir, dans le service neuro-psychiatrique de Fann, des psychiatres et psychologues analystes qui œuvraient de concert avec des ethnologues. J'y fis notamment la connaissance d'un analyste, membre de l'École freudienne de Paris (EFP), qui avait été formé, dans le groupe initié par le professeur Julian de Ajuriaguerra, à une certaine pratique de psychothérapie de relaxation d'inspiration psychanalytique. À Fann, Collomb et ses collaborateurs m'incitèrent à exercer, parallèlement au type de recherche que je voulais effectuer en Côte-d'Ivoire, une activité de thérapeute au sein des populations parmi lesquelles je me trouverais. N. Le Guérinel me fit part de l'intérêt de recourir à des médiations corpo-

relles dans les psychothérapies que je pourrais être amené à faire, les techniques de corps étant courantes dans la médecine traditionnelle d'Afrique noire. Il m'initia quelque peu à cette méthode de relaxation dont il était familier.

À Abidjan, me fut donnée l'occasion de pouvoir réaliser ce qui m'avait été suggéré. Le médecin-directeur du service de santé scolaire et universitaire de la capitale ivoirienne me proposa d'ouvrir une consultation où recevoir adolescents et adultes dont les plaintes pouvaient être estimées, par les autres médecins de ce service, avoir quelque origine psychogène, les troubles dits fonctionnels étant fréquents dans leurs salles d'attente. De fait, la mienne fut vite remplie. Ainsi mon temps se répartit, durant sept années, entre cette consultation où je reçus collégiens, lycéens, étudiants et enseignants et en suivis un certain nombre en thérapie individuelle ou groupale, et les enquêtes que j'effectuais auprès de « prophètes-guérisseurs » du golfe de Guinée, dont je faisais ensuite état oralement dans les colloques et congrès à Dakar, Khartoum et autres cités, et par écrit dans la *Revue de psychopathologie africaine* qu'avait créée Collomb. Parallèlement, je me familiarisais avec les œuvres de Winnicott au fur et à mesure qu'en étaient publiées, au cours de ces années, les traductions : *Processus de maturation chez l'enfant*, *L'enfant et la famille*, *L'enfant et le monde extérieur*, *La consultation thérapeutique et l'enfant*.

De retour en France, j'ai participé aux activités et réflexions d'un groupe qui tentait d'affiner une certaine pratique de relaxation. La plupart des membres de ce groupe étaient analystes. Certains d'entre nous fréquentaient l'École freudienne de Paris ou en étaient membres. Nous y avons formé un cartel et nous sommes risqués à faire, un jour, publiquement état de notre travail. Je l'ai présenté aux Journées de l'École d'avril 1979, sous le titre « Relaxation et théorie analytique. Préambule d'une recherche ». Il y était question de notre programme de lectures, Balint, Winnicott, mais je m'étais surtout arrêté sur le rapport présenté en 1929, à Oxford, par Ferenczi, *Principe de relaxation et néo-catharsis*. Le quatrième volume de ses œuvres complètes n'avait pas encore paru, mais cet article avait été publié dans la *Nouvelle Revue de psychanalyse*. À l'époque, le débat entre Freud et Ferenczi était objet de discussion à l'EFPP et les propos tenus étaient, dans l'ensemble, assez critiques à l'égard de Ferenczi. Certains avançaient que la transmission de savoir-faire et de techniques, à défaut d'une transmission symbolique, avaient des effets qu'on pouvait repérer aujourd'hui dans diverses techniques de corps dont la relaxation. Pour nous, par contre, l'article de Ferenczi laissait entrevoir l'importance que certains états de régression profonde pouvait avoir dans les cures, pour quelques patients.

De nouvelles réflexions m'amènèrent à reprendre ces questions dans un groupe né des suites de la dissolution de l'EFPP. Ce groupe s'était formé lors de la préparation du colloque « La pratique de la psychanalyse », qui

s'était tenu à La Grande-Motte en février 1981. Il continua à se réunir régulièrement pendant plusieurs mois. À l'issue d'une des séances où nous avions discuté du masochisme, deux membres de ce groupe m'invitèrent, avec quelques autres, à faire connaissance avec un autre mode d'approche corporelle, une technique de respiration appelée par ses promoteurs américains *rebirth*, qu'ils avaient, pour leur part, explorée. Cette expérience s'étala sur trois ans et fut suivie d'un temps d'élaboration aboutissant à la rédaction d'un livre qu'écrivirent six d'entre nous et qu'ils publièrent sous le titre *Psychanalyse et dynamique du souffle*. Dans un des chapitres de ce volume, je traitais de « la sempiternelle question du traumatisme et de la régression ». Pour le faire, j'avais traduit un article des *Collected Papers* de Winnicott, « Birth memories, birth trauma and anxiety », qui n'avait pas été inclus dans la première édition de *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Ce fut pour moi la première occasion de me frotter à l'écriture même de Winnicott. Jeannine Kalmanovitch, avec laquelle j'étais en relation depuis mon retour en France, en fit également la traduction, qui fut ajoutée avec trois autres articles dans l'édition de 1989.

Je faisais alors partie du Cercle Freudien depuis sa première réunion, en novembre 1981, et j'y inscrivais notamment mon travail dans un séminaire de lecture de textes que nous menions à plusieurs, dans le souci d'étudier conjointement ce que Freud, Ferenczi, Balint, Lacan et Winnicott avaient écrit sur tel thème ou tel autre. Je poursuivis ce travail en dirigeant un séminaire sur le transfert où je suivais chronologiquement, dans son œuvre, la façon dont Lacan avait développé ce concept et où je proposais de toujours se référer aux textes des analystes qu'avaient cités Lacan en cherchant à repérer tant ce qu'il en avait saisi que ce qu'il avait rejeté et à s'efforcer de mieux cerner pourquoi. Progressivement, j'en vins à me consacrer plus exclusivement à l'œuvre de Winnicott en cherchant à situer son origine et son développement dans le contexte de l'histoire de la psychanalyse en Grande-Bretagne. Pour cela, il m'a fallu regarder de plus près les écrits des psychanalystes proches de lui dans le groupe des Indépendants et recourir au texte original de Winnicott car toute traduction, dans son souci d'un style français correct et fluide, est susceptible de faire passer le lecteur à côté de tel ou tel trait propre à l'auteur et peut, de ce fait, s'avérer de quelque importance. On trouvera, dans mon écriture, des traces de ma préoccupation quand je cite le texte anglais et en propose une traduction proche du mot-à-mot. Lors des derniers séminaires où j'ai fait part de cela aux collègues analystes qui y participaient, nous nous sommes en permanence efforcés d'établir des ponts entre la lecture de ces textes et notre propre clinique. Je l'ai intitulée « Clinique des bords » car cette expression me semblait convenir à celle des cures de patients semblables à ceux dont Winnicott a le plus souvent parlé.

Le lecteur trouvera dans ce livre, je l'espère, la signification de cette expression. J'ai essayé d'y faire part de la manière dont j'ai pénétré

progressivement dans l'œuvre de Winnicott en cherchant à voir à partir de quoi, pourquoi et comment s'était constitué ce qui était devenu sa théorie. Mon insertion au sein du Cercle freudien a été précieuse pour ce travail. Le Cercle, issu des effets de la dissolution de l'EFF, ne cesse pas de se référer à l'enseignement de Lacan mais, depuis son origine, il a tenu à donner toute sa place au signifiant « hétérogène ». La théorie de Winnicott est sans aucun doute hétérogène à celle de Lacan. S'il serait quasiment impossible et en tout cas fort dommageable de vouloir les réunir toutes deux en une seule théorie effaçant leurs divergences, cela ne signifie pas pour autant que l'une doive exclure l'autre et réciproquement. Quitte à trop simplifier, je me risquerai à dire que les théories de l'un et de l'autre soutiennent des pratiques ou des directions de cure ne concernant pas les mêmes patients et que, autant dans certaines cures l'enseignement de Lacan offre les repères les plus sûrs pour leur direction, autant dans d'autres les apports de Winnicott sont irremplaçables pour les mener à bien. Pourrait également être avancé qu'il s'agit, pour certains analysants, d'étapes ou de moments différents de leur parcours analytique. Il n'y a pas de hasard dans le fait que les quelques fragments de cure que je rapporte ici sont ceux d'analysants que j'ai vus dans leur deuxième, troisième ou quatrième analyse.

Dans mon souci de mettre en relief ce qui, de la théorie winnicottienne, pouvait être précieux dans ce que j'appelle « clinique des bords », il m'est arrivé plus d'une fois de citer Lacan ou tel et tel de ses élèves, un peu de la même manière qu'il le faisait lui-même avec Balint ou Winnicott, dont il reconnaissait la grande valeur tout en épinglant tel de leurs propos comme exemple de fourvoisement de la théorie analytique. Je l'ai fait non sans quelque irrévérence car il me semblait que parfois il pouvait y avoir, de la part de Lacan et de ses épigones, incompréhension ou méconnaissance de ce dont il était question dans leurs citations. Ces excursus me paraissent susceptibles d'aider à mieux souligner certaines articulations du discours de Winnicott, certains traits ou accents de sa théorie qu'il est loisible d'accepter ou de refuser mais dont il serait regrettable, à mon avis, de mesurer insuffisamment la portée.

Winnicott avait écrit, un jour, à Melanie Klein qu'il avait souhaité qu'elle fasse « quelques pas vers le *gesture* » de l'exposé qu'il venait de faire. Car *gesture*, expliquait-il, est « mouvement créatif et il ne me permet d'engager aucune relation si quelqu'un ne vient pas à sa rencontre ». Ce livre vise à aller à la rencontre du mouvement créatif de Winnicott. Le geste spontané (*spontaneous gesture*) était pour lui une des manifestations les plus claires du *self*. N'ayant jamais cessé de chercher à aider ses analysants à retrouver la spontanéité de leur geste, il n'a pas craint, pour cela, de joindre parfois, dans sa pratique, le geste à la parole. Cela s'inscrit aussi dans cette clinique des bords dont j'ai cherché à témoigner.

« *Home is where one starts from...* »

Durant les dernières années de sa vie, répondant à une demande de sa seconde épouse, Clare, Winnicott entreprit de rédiger son autobiographie. Mais il n'en écrivit que quelques pages dont Clare ne prit connaissance qu'après sa mort. Elles étaient intitulées : « Rien de moins que tout. » Sur la page de garde de ce carnet, il avait écrit :

T. S. Eliot : « Ne coûtant rien de moins que tout »

T. S. Eliot : « Ce que nous appelons le commencement est souvent la fin

Et faire une fin commencer

La fin, c'est de là que nous partons. »

Prière.

D. W. W. : « Ô mon Dieu ! Fais que je sois vivant au moment de ma mort¹ ! »

Et il commençait son récit par « Je suis mort », décrivant imaginairement la fin de sa vie. Il n'est guère étonnant que, approchant de ses soixante-quinze ans, ayant déjà fait deux infarctus et étant sujet à de fréquentes alertes cardiaques, il ait pensé à sa mort et qu'il l'ait évoquée avec les vers de « Little Gidding », le dernier des quatre quatuors d'Eliot.

« Nous ne cesserons pas notre exploration

Et le terme de notre quête

Sera d'arriver là dont nous étions partis...

1. T. S. E. : *Costing less than everything.*

T. S. E. : *What we call the beginning is often the end*

And to make an end is to make a beginning

The end is where we start from.

Prayer.

D. W. W. : *Oh God ! May I be alive when I die !*

Une simplicité complète
 (Ne coûtant rien de moins que tout)
 Et toute chose sera bien. »

Mais il paraît surprenant qu'il ait souhaité être vivant lors de sa propre mort, comme pour pouvoir ressentir sa propre absence.

Adam Phillips² rapproche ce vœu paradoxal de ce qu'avait écrit, en 1963, Winnicott dans l'article qui n'a été publié qu'en 1974, « La crainte de l'effondrement ». Il y exposait quelque chose qui « se révèle être très simple. Je soutiens que la crainte clinique de l'effondrement est la *crainte d'un effondrement qui a déjà été éprouvé...* mais il n'est pas possible de se souvenir de quelque chose qui n'a pas encore eu lieu, et cette chose du passé n'a pas encore eu lieu parce que le patient n'était pas là pour que cela ait lieu en lui (*was not there for it to happen to*)³ ». La seule façon de s'en souvenir, précisait-il, est que l'analysant puisse en faire, dans le transfert, pour la première fois, l'expérience. Et, dans la suite de son article, il développait, parmi les applications de cette théorie, la crainte de la mort. Crainte courante, mais qui, disait-il, lorsqu'elle est un symptôme majeur, « là encore, c'est la mort, qui a eu lieu mais n'a pas été éprouvée, que le sujet cherche ainsi ».

En ce qui le concernait, Winnicott voulait être là lors de sa propre mort. Il semblait refuser de voir lui échapper la réalité de sa mort, la mort qui arriverait sans qu'il puisse la vivre.

S'il citait en exergue de son récit autobiographique le dernier des quatre quatuors d'Eliot, en rappelant que le commencement est souvent la fin et que c'est de la fin que nous partons, il semble qu'il se référât également assez souvent, au moins implicitement, à un autre de ces quatre poèmes. C'est ce dont ont témoigné Clare Winnicott, Ray Shepherd et Madeleine Davis en intitulant le recueil de textes parus dans l'édition française sous le titre « Conversations ordinaires », *Home is where we start from*. Ils transcrivaient ainsi le début du quatuor que le poète écrivit en 1940 après avoir séjourné à East Coker, foyer de ses ancêtres. De ce village en effet avait émigré aux États-Unis, en 1667, Andrew Eliot dont T.S. Eliot descendait en ligne directe.

« *Home is where one starts from. As we grow older
 The world becomes stranger, the pattern more complicated
 Of dead and living⁴...* »

Pierre Leyris a traduit *home* par « le chez-soi ». Il aurait pu également dire foyer, domicile familial, patrie, asile, refuge ou intérieur. Toutes ces

2. A. Phillips, *Winnicott*, London, Fontana Press, 1988.

3. D.W. Winnicott, *Psycho-Analytic Explorations*, London, Karnac Books, 1989.

4. Pierre Leyris traduit ainsi : « Le chez-soi est là d'où l'on part comme nous avançons en âge / Le monde devient plus étrange, et plus compliqué le motif / De morts et de vivants... ».

significations sont présentes dans l'usage que Winnicott a fait de *home* dans ses exposés et ses écrits. Usage fréquent car il tenait pour assuré que le *home* de l'enfant était le lieu où les plus riches expériences pouvaient être atteintes. Le *home* représentait pour lui le prolongement naturel du ventre, puis des bras de la mère portant cet enfant et lui permettant ainsi d'aborder ensuite le monde extérieur. Il était bien le lieu d'où l'on part, pour se développer. Dans un article de 1950, il serait possible de discerner une paraphrase du poème d'Eliot : « Chaque individu prend son départ (*starts*) et se développe et devient mûr ; il n'y a aucune maturité adulte en dehors d'un développement précédent. Ce développement est extrêmement complexe et il est continu depuis la naissance, ou encore avant, jusqu'à et durant tout l'âge adulte et la vieillesse⁵. » Indubitablement, Winnicott considérait comme essentiel, parmi les buts de son travail de psychanalyste, le rétablissement pour les patients de la continuité avec ce qui avait constitué leur commencement personnel.

Le point de départ de Winnicott

Ne serait-il pas intéressant de chercher à repérer d'où il est lui-même parti, et quel fut son commencement ? Cela permettrait peut-être de prêter une attention plus fine aux éléments constitutifs de sa théorie et à son cheminement pour l'élaborer. Je tenterai de le faire en relevant quelques dates.

Le fait que son premier article à avoir été traduit et publié en français ait été celui des objets et phénomènes transitionnels n'est sans doute pas étranger à ce qu'en France, le nom de Winnicott soit presque automatiquement lié au « transitionnel », qu'on se réfère à lui essentiellement pour ce que « l'espace potentiel » a apporté à la théorie et à la pratique analytique et que, plus que d'autres, ce soient les psychanalystes d'enfants qui s'intéressent à la théorie winnicottienne. Quand, à l'initiative de Lacan et par les bons soins de Granoff, l'article put être lu dans le cinquième numéro de *La psychanalyse*, il y avait déjà huit ans que Winnicott avait pour la première fois parlé des objets transitionnels à ses collègues de la Société britannique de psychanalyse et six ans que l'exposé avait paru dans *l'International Journal of Psycho-analysis*. Mais il faudra encore attendre une dizaine d'années avant que ne soit éditée en France la première traduction, par Jeannine Kalmanovitch, d'une partie des *Collected Papers*, « De la pédiatrie à la psychanalyse », et que son œuvre commence à être connue.

L'intérêt porté aux phénomènes transitionnels n'avait certes pas cessé d'être aussi celui de Winnicott puisque le dernier volume qu'il avait lui-

5. D. W. Winnicott, « Growth and development in immaturity », dans *The Family and Individual Development*, London, Tavistock, 1964.

même préparé et dont la mort l'a empêché de voir la parution, *Playing and Reality*, « Jeu et réalité », en proposait de multiples développements. Il a pu cependant laisser en partie inaperçue toute une orientation de sa recherche qu'une lecture quelque peu attentive de son œuvre, de 1935 à 1970, permettrait de repérer.

Pourquoi souligner ces années ? Tout simplement parce que le 4 décembre 1935, déjà reconnu depuis un an *associate member of the British Psycho-analytical Society*, il a fait devant cette société son premier exposé proprement psychanalytique, qui lui a permis d'être accrédité *full member of the Society*, et que ce sont les 18 et 23 octobre 1970 qu'il a pris pour la dernière fois la parole en public, avant de mourir le 25 janvier 1971.

Il est difficile de considérer sans importance pour toute la suite de son œuvre que J. Lacan ait traité, dans sa première communication psychanalytique, du stade du miroir. De même est-il peu pensable que celle de Winnicott consacrée à la défense maniaque n'ait pas en quelque sorte imprimé d'avance une certaine direction à son travail et donné un premier essor à ce qu'il a appelé la théorie du développement affectif de l'individu.

Pourquoi a-t-il choisi de traiter de la défense maniaque pour ce premier exposé ? Pourquoi, en 1948, toujours devant la même société, a-t-il parlé de la « réparation en fonction de la défense maternelle contre la dépression », et, en 1954, cette fois devant la section médicale de la Société britannique de psychologie, de « la position dépressive dans le développement affectif normal » ? Pourquoi a-t-il voulu, en 1958, discuter de « la psychanalyse et le sentiment de la culpabilité » et, en 1960, d'« agressivité, culpabilité et réparation » ? Pourquoi a-t-il tenu, en 1963, à développer sa conception de l'« élaboration de la capacité de sollicitude » et de « la valeur de la dépression » ? Bref, pourquoi n'a-t-il cessé de revenir sur la position dépressive, son élaboration et les ratés de cette élaboration ? Pourquoi, de plus, a-t-il soigneusement rédigé les quelque trois cents pages de *Fragment d'une analyse*, dont il a écrit qu'il était donné à titre d'exemple de la position dépressive telle qu'elle peut apparaître au cours d'une cure ?

Cette insistance ne peut se satisfaire de la seule raison que, en 1935, il voyait chaque semaine, depuis quelques mois, afin de lui faire superviser ses analyses d'enfants, Melanie Klein pour laquelle il avait une très grande admiration. Cette dernière avait bien, en effet, présenté l'année précédente à la Société britannique de psychanalyse, sa « Contribution à la psychogénèse des états maniaco-dépressifs », où elle avançait pour la première fois tant la notion de « défense maniaque » que celle de « position dépressive ». Mais, quand un point apparaît aussi central dans l'effort d'élaboration et de présentation de la construction théorique d'un analyste, l'idée ne peut être écartée qu'il doit, d'une manière ou d'une autre, être concerné personnellement par ce dont il s'efforce de traiter.

En terminant son exposé, Winnicott avait déclaré : « Ma compréhension plus profonde de la défense maniaque et la reconnaissance accrue de

la réalité intérieure ont rendu ma pratique psychanalytique très différente... Il est possible qu'une bonne analyse soit incomplète parce que la fin est arrivée sans avoir été pleinement analysée elle-même, ou bien il se peut que l'analyse soit prolongée en partie parce que le terme et son issue heureuse ne deviennent tolérables au patient que lorsqu'ils ont été analysés, donc après l'achèvement de l'analyse de la position dépressive et des défenses qui peuvent être employées contre elle, y compris la défense maniaque⁶. »

Analyse prolongée : Winnicott en parlait en connaissance de cause. Au cours des années 1920, les analyses ne duraient guère qu'un an ou deux. Winnicott débuta la sienne avec James Strachey en 1924, à raison vraisemblablement de six séances par semaine, et y mit un terme en 1933. Mais ce n'était pas pour s'arrêter là, puisque la même année il continua cette analyse avec Joan Riviere jusqu'en 1938.

Cette persévérance avait-elle quelque lien avec une élaboration de la position dépressive ?

L'arbre du Devon

En 1988, Adam Phillips fit état d'une confidence de James Britton, le frère de Clare Winnicott. Celui-ci reçut un jour, de son beau-frère alors âgé de soixante-sept ans, un poème accompagné de ces mots : « Est-ce que cela vous ennue de voir ceci, cette blessure qui se fait jour en moi. Je pense qu'il y avait quelques épines qui ressortent d'une façon ou d'une autre. Cela ne m'est jamais arrivé auparavant et j'espère que cela ne se reproduira pas. »

La demeure familiale des Winnicott, dans le Devon, était entourée d'un vaste jardin et de grands arbres. Donald, enfant, en avait élu un dans les branches duquel il s'installait pour y faire ses devoirs. Dans le poème adressé à James Britton et intitulé « L'arbre », on pouvait lire :

Mère en dessous pleure,
pleure,
pleure.
Ainsi l'ai-je connue.
Autrefois, allongé sur ses genoux,
comme maintenant sur l'arbre mort,
j'ai appris à la faire sourire,
à endiguer ses larmes,
à réparer sa culpabilité,
à soigner sa mort intérieure.
La rendre vivante était ma vie.

6. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 36.

A. Phillips nous dit l'intérêt que Winnicott avait porté, à la fin de sa vie, à une nouvelle écrite en 1946 par Robert Graves, « King Jesus » ; il avait correspondu avec Graves à ce sujet. Dans son poème, il semblait s'identifier lui-même au Christ et rapprocher l'arbre du titre, de la Croix.

Le poème laisse entendre qu'Elisabeth Winnicott aurait souffert de dépression et que, dans son enfance, Donald aurait assumé le rôle de la réconforter. Marguerite Little a confirmé plus tard l'existence de ces accès de dépression et Winnicott n'a pas caché, dans ses notes autobiographiques, que son père, trop occupé, l'a inconsciemment chargé de prendre soin de sa mère délaissée. « Il m'a trop laissé à toutes mes mères. Les choses ne se sont jamais tout à fait redressées. » Brett Kahr⁷ note que Donald, par la suite, n'a pas considéré la présence de ses mères multiples – il désignait ainsi, outre sa mère, ses sœurs et sa nounou – uniquement comme un atout, mais aussi comme une responsabilité. Et elle avance que quand, dans son essai sur « La réparation en fonction de la défense maternelle », il a dit que pour ces enfants « la tâche est d'abord de s'occuper de l'humeur de la mère », il parlait de sa propre expérience et que, peut-être, il s'était ultérieurement senti coupable de n'avoir réussi ni à soigner sa mère ni à la sauver en 1925 de l'affection cardio-pulmonaire qui l'a emportée prématurément. Ainsi aurait-il bien pu parler au plus près de lui-même en disant, dans son exposé sur « La haine dans le contre-transfert », comme s'il rapportait là un propos énonçable par tout analyste : « L'analyse est le travail que j'ai choisi, la voie que j'estime être la meilleure pour traiter avec ma propre culpabilité, la voie par laquelle je peux m'exprimer de façon constructive. »

Dans ces conditions, n'est-il pas vraisemblable de supposer que Winnicott aurait cherché, durant ses deux analyses, à y élaborer sa propre position dépressive, n'ayant pu le faire adéquatement dans son enfance, au cours de laquelle il avait dû se consacrer à la dépression maternelle ? N'aurait-il pas, pour ce faire, attendu de ses analystes un soutien qu'il n'aurait pas trouvé ? Nous savons qu'il aurait désiré faire sa seconde analyse avec Melanie Klein, pour le travail de laquelle il avait une grande estime. Mais celle-ci, désirant qu'il analyse son propre fils, s'était récusée et il n'a pu travailler directement avec elle que dans ses contrôles d'analyse. Il s'est donc rabattu sur Joan Riviere. Cela se serait-il mieux passé avec Melanie Klein ? Rien n'est moins sûr. Toujours est-il qu'il est resté meurtri de n'avoir pu obtenir ce soutien. Nous en avons un témoignage explicite dans une lettre qu'il lui avait adressée le 17 novembre 1952. Douze jours auparavant, dans une conférence qu'il avait donnée sur « L'angoisse associée à l'insécurité », il avait traité de « l'angoisse la plus primitive, liée au fait d'être porté de façon non sécurisante ».

7. B. Kahr, *D.W. Winnicott : A Biographical Portrait*, Karnac Books, 1996.